

VIE COMMUNAUTAIRE

Entre les prêtres de Bocanda, ce fut toujours la bonne entente, l'amitié fraternelle, la confiance.

Dans le bureau, il y avait le coffre, et près du coffre le livre de comptes et la clé. Chacun avait libre accès au coffre, il y mettait l'argent des recettes, il y prenait l'argent pour les dépenses communes et inscrivait tout dans le registre. En cas de dépense importante, on se concertait d'abord. Cette confiance totale en matière d'argent est un signe très fort que la confiance règne. La mission n'était pas riche, mais elle arrivait à tourner. Pour l'achat des voitures, chacun devait se débrouiller.



Pour la cuisine, quand le vieux était là, c'est lui qui s'en occupait. C'était simple, pas toujours abondant. Le vieux, quand il était à la maison, ne tenait pas en place, et la préparation des repas lui permettait de s'occuper. Il y avait toujours dans la petite maison derrière la mission un ou deux garçons qui faisaient la vaisselle et le balayage de la maison.

Après le départ du vieux, il y eut le « service de semaine » : on faisait la cuisine chacun à son tour. Le Père Eugène passait plus souvent que les nous. Bon cuisinier et fin gourmet, il redoutait un peu la « tambouille » des autres. Il cuisinait très bien, mais il lui fallait beaucoup de temps.

Après le repas de midi, il y avait la sieste, sacrée comme tout sommeil de prêtre. Mais la cour de l'école était très proche, et certains écoliers venaient jouer au ballon juste sous nos fenêtres, avec des intentions pas toujours innocentes. De temps en temps, le vieux sortait furieux pour les chasser, et ils détalait comme des lapins. Je pense que plus d'une fois, les joueurs de ballon ont dû se demander : « sortira ? sortira pas ? » De toutes façons, quand les pères avaient fini la sieste, le ballon derrière leurs fenêtres ne présentait plus aucun intérêt, et les enfants partaient continuer leur jeu dans la partie plus dégagée de la cour de l'école.

Avant le repas du soir, écoute des informations de France-Inter, lecture du journal, office du soir. *La Croix* et *Le Monde* faisaient des éditions hebdomadaires qui venaient par avion et permettaient d'avoir des nouvelles assez récentes.

Après le repas, quelquefois catéchisme, prière du soir, réunion avec un groupe. Sinon, lecture, conversation, jeu de cartes.

A partir de 1973, il y a eu la télévision. Les soirées ont bien changé.

Avec le vieux, nous faisons rarement des réunions de concertation. Le vieux ne supportait pas les réunions. Dès qu'une rencontre durait un peu, il se levait, ramassait son chapeau et sortait. Mais en fait, au cours des journées et des conversations, pendant les repas et les soirées, chacun apprenait ce que faisaient les autres et les mises en commun pour décision étaient vite faites.

LOISIRS

Un des charmes de Bocanda, c'est d'avoir le Nzi à deux kilomètres. Souvent, nous y allions, surtout le dimanche après-midi. Pendant la saison sèche, il y avait trop de monde sous le pont, alors nous allions un peu en amont, à la hauteur d'une pépinière de caféiers : la rivière était profonde et il n'y avait personne, sinon parfois les petits singes qui nous hélaiient du haut des arbres pour nous demander la nouvelle. Les jours de fatigue ou de grande chaleur, en fin d'après-midi, un petit plongeon dans le Nzi était très agréable. C'était possible même le jour de Noël.



De temps en temps, nous sortions le samedi soir à Dimbokro : repas chez les Castaing ou au restaurant Pazzè, puis cinéma à l'*Orient* (toujours deux films), et retour à Bocanda vers une heure du matin. Au début, c'était une véritable expédition, la route n'était pas goudronnée. Mais nous passions de bons moments et les programmes étaient intéressants : je crois que nous ne sommes jamais revenus complètement déçus.

Quelquefois, nous entreprenions des voyages plus lointains : la réserve de Bouna, Man, généralement avec le père Eugène.

Dans la réserve, on voyait surtout des cobs de buffon (en baoulé *flété*), des bubales, de nombreuses espèces de singes, des hippopotames. Quelquefois, nous avons eu la chance de voir des lions, des éléphants. Mais nous ne sommes jamais revenus déçus. S'il n'y avait pas toujours de grosses pièces, il y avait toujours les nombreux gazelles et antilopes, et les oiseaux multicolores. On restait généralement dans l'angle sud-est, mais quelquefois nous avons traversé jusqu'à Tehini pour y saluer le père Irénée REMAUD ou le père Pierre JABOULAY. Pierre vivait en ermite dans une paillote au bord de la ville, et Irénée avait sa maison près de l'église, toujours entouré d'une multitude d'enfants.

CHASSE ET PECHE

Le vieux était bon chasseur. Il me racontait ses premières tournées dans la brousse de Bocanda. Il avait toujours sa carabine avec lui. Au village, il sortait le matin de très bonne heure et n'avait pas besoin d'aller bien loin. Il y avait beaucoup de singes, surtout des colobes (en baoulé *fuè*). Il en descendait souvent plusieurs, pour la grande joie des villageois. Ces singes se cachent dans le feuillage des arbres, mais leur queue qui pend, avec sa touffe de poils blancs à l'extrémité, les fait repérer tout de suite. En plus de ça, ils sont peu méfiants et très curieux. Quand l'un des leurs est abattu, les autres ne s'enfuient pas mais viennent voir ce qui arrive : c'est l'invitation au carnage. Si bien que l'espèce a complètement disparu. Quand je suis arrivé à Bocanda, le vieux ne chassait pratiquement plus. Sa carabine était là. Quand il est parti définitivement, il l'a cédée à Bernard Konan de Bomokro.

Ses successeurs chassaient un peu : le père Ranchin, le père Chassaingne. Le Père Eugène ne s'attaquait qu'aux pigeons verts. Sur la route de savane entre Djénzoukro et Sassaokro, on pouvait avoir des perdrix, et à la tombée de la nuit des pintades. La nuit, en saison sèche, sur le terrain d'aviation, il y avait des lapins. A voir les nombreuses traces de voitures dans l'herbe, le coin devait être très fréquenté par les chasseurs.

Pour la chasse, notamment avec le père Chassaingne, je conduisais la voiture, je ne tirais pas : ça ne me disait rien.

Nous allions quelquefois à la pêche près du pont. Nous ne prenions pas grand-chose. Mais il se passait une chose exceptionnelle : le vieux, d'ordinaire si impatient et si impulsif, pouvait rester plus d'une heure à la même place sans rien prendre et pourtant sans manifester le moindre signe d'énervement.

L'INONDATION DE 1968

Puisque je parle du Nzi, je dois signaler la grande inondation de septembre 1968. Je m'en souviens bien car mes parents étaient venus me voir peu de temps auparavant. Ils étaient venus à l'occasion du vol inaugural de la ligne directe Lyon-Abidjan d'Air Afrique. Ils faisaient partie de la délégation lyonnaise. Je suis allé les arracher aux festivités d'Abidjan pour les amener passer quelques jours à Bocanda.

En septembre, le Nzi est sorti de son lit. L'eau arrivait jusqu'à l'hôpital, la route disparaissait sous l'eau. Le fleuve passait en torrent à un mètre en dessous du tablier du pont. Au nord, la route était coupée juste après Salè. A l'est, on ne dépassait pas le bas-fond derrière Boblénou. Pour aller à Dimbokro, il fallait prendre une pirogue à l'hôpital pour aller au-delà du pont. Ensuite, il fallait marcher jusqu'à l'entrée de Bomokro. Là encore, quelques dizaines de mètres de pirogue pour franchir la rivière. Les taxis attendaient un peu plus loin, en haut de la côte. Bocanda a été isolé pendant trois semaines. La rentrée scolaire a été très perturbée. Monseigneur Duirat était venu nous voir rapidement. Il a été un des derniers à passer juste avant l'inondation : il ne restait de la route qu'un ruban de deux mètres de large au milieu de la vaste étendue d'eau.

Le Père Martel se souvenait d'une même inondation dix ans plus tôt, en 1958.